LE DÉSERTEUR,

DRAME,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR M. MERCIER.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſus de celle des Mathurins, au Grand-Corneille.

M. DCC. LXX.

PERSONNAGES.

MADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune Français conduisant le commerce dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEVALIER S. FRANC, *décoré de l'Ordre du mérite, Major d'un Régiment.*

VALCOUR, *jeune Officier.*

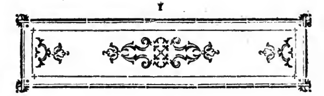
M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne, frontiere de France.

La Scene est chez Madame Luzere.



LE DÉSERTEUR, *DRAME.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, M. HOCTAU.

M. HOCTAU, (*avec exclamation*).

Nous voilà bien ! O malheureux pays ! Des Bataillons sans fin ! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes legeres, Huſſards, des bagages, un train d'enfer. . . . Tout cela vient fondre ſur nos paillers. Ce déluge annonce notre ruine. . . . Je l'avois bien prévu ! Vous ſouvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous liſant la Gazette du 6 Mars. J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien ! que pouvons-nous y faire, mon cher Monſieur Hoctau ? Depuis qu'une furie militaire agite

venoit amis, après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats ſanglants reſte toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les Français, moi, & je ſuis bon patriote.... m'entendez-vous, Madame ?

Madame LUZERE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïſſez pas les Français.

Madame LUZERE.

Je ſuis loin de haïr aucune Nation, & je ne me cache pas d'eſtimer dans le Français pluſieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis ſept ans. Il ne fait chaque jour que prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il eſt déjà.... Je ne veux pas dire.... Qu'ils ſont inſolents, ces Welches !

Madame LUZERE.

Dites, dites ; celui dont vous parlez eſt un jeune homme d'un mérite rare, Monſieur Hoctau ; il eſt prudent, économe, intelligent, laborieux, & veuve comme je le ſuis, il m'étoit impoſſible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce.... Pourriez-vous lui en vouloir !

M. HOCTAU.

Oh ! .... Mais vous ne ſavez pas auſſi les bruits que l'on fait courir.... Tous vos amis en ſont ſcandaliſés.

Madame LUZERE, *ſouriant.*

Eh ! Quels bruits donc ?

M. HOCTAU.

On va juſqu'à oſer parler mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous ſentez.....

Madame LUZERE.

Oui, je ſens qu'un bruit pareil peut inquiéter ; &

pour le faire cesser, je veux que dans les vingt-quatre heures, Durimel soit son époux.

M. HOCTAU, *avec dépit.*

Comment! .... Mais comment, son époux!

Madame LUZERE.

C'est à cause du bruit, Monsieur Hoctau. Vous le sçavez, les bruits sont dangereux; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans, Durimel en a près de trente; quels nœuds mieux assortis! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule: il est important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas.... Mais, Madame, oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les Français? Ne craignez-vous point d'irriter son ombre?....

Madame LUZERE.

Non, Monsieur Hoctau; il n'y a que les vivants qui s'irritent dans ce monde, & souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame.... Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il est vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnoissance de vous être offert pour être son beau-pere; mais je vous ai fait assez connoître combien j'aimois qu'une mere osât se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce, & je paroîtrai avec honneur à la sienne.

M. HOCTAU.

Quoi! mes espérances seroient trompées! moi, qui ai toujours cru que jamais un autre....

Madame LUZERE.

On ne peut pas tout sçavoir, Monsieur Hoctau; & tel qui prédit si bien, sur une Gazette, les révolutions

futures de l'Europe, lit ſouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici.... Si elle vous veut pour époux, je ne m'y oppoſerai point.

SCENE II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame LUZERE.

CLARY, vous venez fort à propos : on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monſieur Hoctau pour votre époux?....

CLARY, *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occaſion ; mais pour mon époux.... Oh ! non, ma chere bonne maman !

Madame LUZERE.

Pourquoi donc ?

CLARY.

Mais, vous le ſçavez mieux que moi. Je vous confie mes penſées les plus ſecretes, & je vous ai avoué....

Madame LUZERE.

Achevez.

CLARY, *vivement.*

Le nommer!... Ah ! vous le connoiſſez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoiſelle ! Un Français ! qui vient de je ne ſçais où, qui n'a rien au monde, arrivé ici par aventure..... Vous le préférez à moi, dont les Ayeux depuis deux cens ans, ſont honorés dans ce pays ! A moi qui poſſede de bonnes maiſons dans cette ville même, où je puis aſpirer bientôt au rang de Stadchouldus (*) (*à Madame Luzere*) ah, Madame ! une mere prudente ne

---

(*) Ce terme répond à celui d'Echevin, de Maire, de Jurat, de Capitoul.

devroit pas laisser faire à une fille sans expérience une étourderie de cette force-là.

Madame LUZERE.

Clary, vous l'entendez ; voyez ce qu'il faut répondre. C'est l'amour qui le fait parler, & depuis sept années toujours constant, il espere....

CLARY.

Prolongez toujours votre espérance, mon cher Monsieur Hoctau, vous arriverez de la sorte à quatre-vingts ans, l'homme du monde le plus heureux ; car on l'est quand on espere, & je crois que vous ne le seriez plus si nous étions mariés ensemble. D'abord j'aurai toujours pour vous de la bonne amitié ; mais jamais le moindre petit sentiment d'amour. Mon ame a toujours été franche, ouverte, sans détour, & je me serois reproché, comme un crime, de vous avoir abusé en vous offrant la plus légere lueur d'espoir. Je vous l'ai déjà dit ; nos âges, nos goûts, nos sentiments tout differe ; un bonheur mutuel ne seroit pas le fruit de nos nœuds.... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez seulement l'amour de côté, & je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en soupirant.*

Je vous ai vu naître, Mademoiselle ; j'ai vu croître & se développer tous vos charmes !.... Me dédaigner comme cela ! Me le dire d'un air si aisé encore ! être si fiere parce que vous êtes belle !.... C'est ainsi que vous me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien ! Vous me préférez un.... Si je vous aimois moins, je vous dirois.... Non, je me ferai cet effort... Je ne dirai rien du tout....

Madame LUZERE.

Monsieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire ; est-ce la faute de ma fille, si....

M. HOCTAU, *fâché.*

Laissez-moi, laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude ; dureté & trahison sur la terre.... Comme le monde est changé ! Qu'il est haïssable ! Qu'il est perverti !...

Ah !

Ah! qu'est devenu votre défunt... C'étoit mon ami; c'étoit là un homme d'un sens droit, éclairé.... Hélas! l'on voit trop ici qu'il n'y est plus.

SCENE III.

Madame LUZERE, CLARY.

Madame LUZERE.

IL m'attriste, avec ses exclamations; mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

(M. Hottau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à articuler quelques paroles; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir, il se glisse dans un cabinet voisin, d'où il prête l'oreille.)

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui! O maman! Vous l'adoptez! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le Ciel même a conduit ici ce Français. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle! Il paroît bien sincere! Tout ce qu'il dit peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien, son geste, & son regard. (*d'un ton plus timide*) Vous êtes toujours décidée en sa faveur, cela me fait tant de plaisir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer.... Ce pays-ci est tout plein d'envieux.

Madame LUZERE.

Ma chere enfant, puisque tu l'as choisi, il est à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'est doux de satisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoissance. Sois avec lui égale, affable, complaisante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obscurcir un seul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage; une douceur affectueuse,

voilà nos seules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils sont l'écueil de l'amour. Sous le joug de l'hymen, des torts d'abord insensibles & légers, composent quelquefois la matiere dangereuse des discordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourroit ressembler aux orages.

CLARY, *embrassant sa mere.*

Oh! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame LUZERE.

J'en accepte l'augure, ma chere enfant.... Tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins sérieux. Les devoirs d'une épouse vont succéder à ceux de fille. Ils sont plus importants, plus étendus, plus augustes. Eleve, affermi ton courage, aggrandi ton ame, dispose-là à tout événement. J'ai promis à M. Hectau que dans vingt-quatre heures Durimel seroit ton époux.

CLARY, *se retirant d'entre les bras de sa mere, étonnée & confuse.*

Dans vingt-quatre heures! Dieu! vous m'avez toute saisie.... Je pense..... Oh! c'est trop tôt aussi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt? J'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. Cette ville est en proie à l'étranger.... Vous avez besoin d'un protecteur, &....

CLARY.

Que vous me rendez confuse! avec quel art, avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur! Ah! vous sçavez que j'obéirai sans peine. Je connois ses vertus, elles me sont cheres autant que sa personne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois.... Le voici qui vient fort à propos, au moment même où j'allois le faire appeller. (*en riant*) Nous allons le mettre au comble de la joie.... Comme il va déraisonner?

CLARY, *émue.*

Je suis toute troublée.... Je ne ſçais.... non...
Je ne puis que me ſauver.

Madame LUZERE.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre*) retenez-la;
Durimel, retenez-la.... Mais bon, la voilà déjà
bien loin.

SCENE IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

On diroit que c'eſt ma préſence qui cauſe ſa fuite...
Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien....

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en ſouriant avec grace*) Allez, c'eſt
une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours; (*pre-
nant un ton plus noble.*) écoutez, Durimel; il eſt temps
de donner à votre mérite, à votre attachement à nos
intérêts, à un autre ſentiment que j'ai vu naître avec
plaiſir, tout le prix que vous en attendez, & que je
puis dire vous être dû.

(*Pendant ce temps Durimel laiſſe échapper des marques
d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous? Votre regard eſt ſombre, in-
quiet.... Vous ſouffrez intérieurement; vous n'avez
pas le viſage que je voudrois vous voir, pour les choſes
que j'ai à vous annoncer.... Que ſignifie ce ſilence?....
Auriez-vous quelque nouvelle déſagréable à m'apprendre,
quelque retard, quelque faillite? Nos fonds auroient-
ils eſſuyé des revers entre les mains de quelqu'un de
nos Correſpondants?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroiſſent ſûres.
Hier je vous remis les regiſtres dans un ordre exact,
& qui les vérifie toutes.

Madame LUZERE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'eſt-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel ? Avoir un front auſſi triſte, & dans quel moment ! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégreſſe, ſe répandent en foule dans ces cantons. On ne célèbre plus que le nom Français. Tout vous rit ; car on a beau voyager, le cœur eſt toujours du côté de la patrie, & le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un ſecret preſſentiment de ce que je veux lui annoncer ?

DURIMEL, *ſoupire.*

A moi, quelque choſe d'heureux !.... Ah ! Madame, je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non ; ce n'eſt point-là vous..... Je reſpecte vos ſecrets.... Je vais vous expoſer les miens ; nous verrons après ſi les vôtres tiendront contre. (*après une courte pauſe.*) Durimel, ce n'eſt pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos ſentiments honnêtes vous ont acquis mon eſtime, mon entiere confiance. Vous êtes Français, & vous n'avez point cherché à ſéduire ma fille ; je vous la donne. Demain ſera le jour heureux que pourſuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah Madame ! de quel coup venez-vous de me frapper, & dans quel moment ! Que vous êtes loin de connoître la ſituation de mon ame !.... Oui, j'oſois en ſecret embraſſer le plus doux eſpoir..... Clary ! Je l'adore.... Mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi.... Vous êtes ſa mere, vous me chériſſez ; dites, Clary m'aime-t-elle ſincérement ? Autant que je l'aime.... Parlez, femme bienfaiſante, qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire.... Achevez, un mot va décider mon ſort.

Madame LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, ſerez-vous plus ſage ? car je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus.... Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute aſſurance, le cœur de Clary eſt à vous.

DURIMEL, *dans un transport.*

Ah ! je puis donc défier le destin.... Elle m'aime.... Demain je puis être son époux.... & je la fuirois, & j'irois loin d'elle, mourir triste, désespéré..... Non, dussé-je payer de ma tête l'instant du bonheur.... je resterai.... je mourrai content.

Madame LUZERE, *interdite.*

Que dites-vous ? Vous avez jetté l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un insensé, hélas ! seriez-vous malheureux ?

DURIMEL.

Si je le suis.... Ah !... vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous ? Vous pourriez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point sans sujet le lieu chéri de sa naissance. Qui sçait si un seul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur ; si Clary elle-même ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point....

Madame LUZERE, *avec tendresse.*

Vous, mon cher Durimel !... Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé, c'est que la premiere impression que vous avez faite sur nos ames, a répondu pour vous. Elle s'est gravée chaque jour plus profondément dans nos esprits. J'ai respecté votre secret, sûre qu'avec vos vertus on n'a point un cœur coupable. J'ai descendu dans le vôtre, je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été.... Epoux de Clary, vous devenez mon fils ; oui, vous l'êtes.... Gardez maintenant votre secret, ou épanchez-le dans mon sein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout sçavoir.... J'allois vous quitter.... Madame, si j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*ils s'asseyent.*) Je suis fils d'un soldat. Elevé loin des yeux de mon pere, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. L'infortune a promené sa vie dans presque tous les lieux où s'est établi le théâtre de la guerre. A seize ans, dépourvu de ressources,

emporté par l'exemple, je fuivis la carriere des armes; mais je n'eus pas la confolation de me trouver dans le Régiment où fervoit mon pere. Le fien paffa les mers, & depuis ce jour je fus privé de fes nouvelles. Dans le métier pénible des armes, mon courage ne fut point abbattu; mais que j'eus de fréquentes occafions de l'exercer! J'étois tombé fous un Colonel, le plus dur, le plus inflexible des hommes. Son plaifir étoit d'accabler de fon autorité tous fes fubalternes; exact au fervice, cinq années de patience avoient ployé mon ame fous fon joug de fer.... arrive un inftant fatal.... Injuftement molefté, mon fang bouillonne.... Je veux répondre, & me fens frapper.... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front!... Non, je n'ai pu le dévorer. Un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger.... Hélas! Je reconnus bientôt quel étoit mon efclavage.... Emprifonné, je fus forcé de faifir le feul inftant qui m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour pourfuivi, dénoncé, déferteur, jugé à mort.... Errant, fugitif, j'arrive fur cette frontiere. Le bonheur femble me fourire en m'offrant chez vous un afyle dont je jouis en paix pendant fept années; mais au moment le plus defiré, le plus beau de ma vie, la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt: mes Juges font à votre porte, Madame; une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur, & pour qui irois-je vivre? Non, il eft un charme plus puiffant qui m'attache ici, mais fans vous, fans Clary, depuis trois jours je ferois difparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel, un inftant, permettez que je recueille mes fens.... Ma tête eft troublée. (*après un filence.*) Je crois que la fuite feroit plus dangereufe que le féjour de ma maifon. Des Soldats rempliffent au loin la campagne. Ces Régiments ne feront que paffer, & cet afyle-ci eft fans doute préférable à tout autre.... O Dieu! Que m'avez-vous appris!

DURIMEL.

Je voudrois ne vous caufer que de fauffes allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompenfe

de votre tendresse. Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup souffert. Le temps a du moissonner plus de la moitié des Chefs & des Soldats. A la faveur du renouvellement, j'espere n'être pas reconnu. Daigne le Ciel, dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary... (*avec attendrissement.*) Que depuis un instant sur-tout la vie m'est devenue chere !

Madame LUZERE.

Ah ! mon fils ! N'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maison. Evitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches, demeurez-y caché....

DURIMEL.

Mais Clary allarmée, me demandera par-tout. Comment se dérober à ses yeux ?... Elle soupçonnera peut-être....

Madame LUZERE.

O Dieu !.... Ménagez cette ame sensible.... Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, son effroi lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître vous dérober à sa vue; épargnez-lui tout sujet d'allarmes. Paroissez à ses yeux, mais sans imprudence; prenez un air assuré, & que votre maintien....

SCENE V.

Madame LUZERE, DURIMEL, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame, le Régiment est entré, & les Compagnies se répandent dans chaque quartier. Voïci deux billets de logement d'Officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez tout de suite leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque.

(*Le Domestique sort.*)

SCENE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

AH ! que vous allez trembler pour moi !... Que n'avez-vous placé votre tendresse envers un autre moins infortuné !

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérirois qu'heureux ?... Me feriez-vous cette injustice ?... Vos peines ne sont-elles pas les miennes ?... Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recele aucun noir pressentiment, & tout ceci ne sera, dans quelques jours, que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours ! il ajouteroit à l'expression de ma reconnoissance ! Qu'est-il devenu, ce bon pere, que j'ai par-tout redemandé en vain ?... S'il vit encore !.... S'il sçavoit que son fils !... Je n'y songe jamais, que je ne me sente oppressé d'un poids....

(*Il porte sa main sur sa poitrine, puis à ses yeux, comme pour y essuyer une larme.*)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derriere le magasin ; demeurez-y invisible ; calmez vos frayeurs ; reposez-vous sur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera sur tout le reste.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

M. HOCTAU. (*Il sort du cabinet sur la pointe du pied ; il regarde s'ils sont partis ; il est dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'esquiver.*)

CE que je viens d'entendre est bien bon pour moi ; l'espérance renaît dans mon cœur. Oh ! pour le coup, je l'emporterai sur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.

ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Deux Domestiques, dans le fond du Théâtre, transportent des porte-manteaux.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

(*Ils s'avancent, dans l'attitude de deux Militaires qui converſent.*)

VALCOUR.

QUE nous ſommes fortunés! Quoi! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille eſt un ange! Chevalier! comme nous allons être d'accord!.... La maman eſt bien ton affaire..... Il me ſemble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler enſemble de vos jeunes années, & en rappeller les moments les plus curieux.... Mais elle a encore l'air fort appétiſſant au moins.... d'honneur, ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

S. FRANC.

Quelle légéreté! Quelle folie! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maiſon, la mere & la fille ſont déjà convoitées. (*d'un ton ferme.*) Valcour, vous ne cherchez que le plaiſir de triompher des femmes, dans un pays, morbleu, où nous avons des hommes à combattre.

VALCOUR.

Eh! nous ne les en battrons que mieux. Je ſens que l'amour me transforme en héros; il m'amuſe, il m'enflamme.... En attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il poſſible de mieux rencontrer? As-tu jamais vu un tour de viſage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, mieux priſe, un air auſſi animé; & cette treſſe adorable qui lui ſert de diadême?... Foi de Militaire, j'en ſuis tranſporté. Notre devoir eſt de ſervir

la patrie & les belles. Les myrthes de l'amour s'entrelacent avec souplesse aux lauriers de Mars. Ami, je veux subjuger cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

S. FRANC.

Jouer le rôle d'amoureux sans passion peut-être.....

VALCOUR.

Non, ses charmes ont embrasé ce cœur inflammable.

S. FRANC.

Quel cœur! A chaque ville le voilà pris. Mais, Valcour, sçachez que nous sommes ici dans une maison respectable.

VALCOUR, *d'un ton ironique.*

Aussi mon amour est-il très-respectueux.

S. FRANC.

Cette fille est honnête, vertueuse.

VALCOUR.

Assurément, j'adore la vertu, mais beaucoup.....

S. FRANC.

Elle appartient à sa mere....

VALCOUR.

Oh! j'espere bien la lui rendre...;

S. FRANC.

Songez au désastre que cause presque toujours une fantaisie désordonnée....

VALCOUR.

A moi, quelque désastre!

S. FRANC.

A vous-même. Comptez-vous pour rien de rendre une fille malheureuse, & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verser?

VALCOUR, *persifflant.*

Une fille malheureuse entre mes bras!... Je ne connois rien de plus plaisant que tes réflexions; tu redoubles, ma foi, ma gaieté.

S. Franc.

Ah! Valcour, que la probité embrasse d'objets!

Valcour.

Voilà le vieux Prédicateur du Régiment qui commence son exorde.... Va, le meilleur sermon seroit de me planter sur la tête vingt-cinq de ces dernieres années qui te chagrinent & te pesent.... Comme je te prêcherois alors!

S. Franc, *froidement.*

Brisons là-dessus.

Valcour.

Soit.... Tu as aussi une fureur morale.

S. Franc.

Le Conseil m'a paru fort irrité de cette nouvelle désertion.

Valcour.

Vraiment, vingt-sept en trois jours, & dans la même Compagnie. Qu'on vienne à présent demander la grace du premier qui sera pris.

St. Franc.

Ah! S'il faut un exemple, qu'il est affreux de le donner! Quelle loi terrible! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes qui souvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré, il est vrai, à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun; mais, cher Valcour, vous ne sçauriez imaginer le frémissement que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de Déserteur, mes sens sont émus, bouleversés. Songez donc que c'est moi qui suis forcé de donner à chaque fois le signal de mort. Aucun de vous ne les approche de si près.... Leurs derniers regards fixent les miens, & leur sang rejaillit jusques sur moi.... Ils sont coupables puisqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince; mais croyez qu'il en est plus dignes de pitié que de mort: nous parlons à notre aise, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous eussiez été tous simples soldats comme moi, pour mieux les juger.

VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur casse la tête, qu'on leur fasse grace, qu'ils désertent ou qu'ils servent que m'importe? Il s'en sauve aujourd'hui cinquante, demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'est quelque chose de singulier que tous ces enrôlements forcés. Etre Officier! Ah! de grand cœur. C'est l'honneur, le courage, c'est l'amour du Monarque, c'est la liberté même qui nous conduit à la victoire; & que nous sert d'être à côté d'une foule d'hommes soldats involontaires, qu'il faut traîner sous le fouet de la discipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les Batailles? Que ne les renvoie-t-on plutôt labourer les champs des leurs peres. A nous seuls devroit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déserteur seroit certainement un nom ignoré.... Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien, je crois, un Bataillon? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, représenter une Armée entiere, former un seul corps audacieux, intrépide, impénétrable? Aussi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire; elle seroit assurée. Pas un ne recnleroit d'un pouce sur le terrein, & le Champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne seroit jamais désert.

ST. FRANC, *souriant*.

J'aime cette fougue guerriere.... Elle vous sera heureuse. Ils moissonneront des lauriers, ceux qui marcheront sur vos traces. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel soldat est aussi brave que son Officier, & n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorsque le soldat déserte, c'est le plus souvent la faute des Chefs. Ils ne se mettent pas assez à la place du malheureux qui se trouve engagé. Ils signent pourtant l'arrêt de sa mort; ils se rejettent sur la loi subsistante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute sa rigueur, sans être jamais bien appréciée; elle paroît respectable, lorsqu'elle est émanée d'un siecle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'est moi que tu veux gronder de tout

cela. Ai-je fait la loi ? Puis-je l'anéantir. Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit... Mais voici notre charmante Hôtesse.... Allons, vieux Chevalier, je vais porter pour toi les premiers compliments.

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR.

Le hazard, Madame, arrange les événements quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions par nous-mêmes. En vous voyant nous lui rendons mille actions de graces. C'est lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il sçait que nous avons des yeux faits pour la reconnoître, & des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un Français. Jamais rien que de flatteur n'échappa de leur bouche.

VALCOUR.

Puisque vous les connoissez, je me représente avec un plaisir avant-coureur des plus exquises voluptés, que rien ne nous manquera, n'est-il pas vrai.... Rien, absolument rien.

Madame LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit.... Il est juste de vous procurer du repos, car vous autres, Messieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable!... Pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre, telle qu'elle sera, nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires, sçavons nous arranger avec toute la complaisance possible ; mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a comme cela par

fois attrapé.... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré.... Je suis doux, doux comme un mouton pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche.... Nous vivrons ensemble bons amis, je l'espere; & pour cimenter amicalement notre charmante union, permettez, chere mere, que je vous embrasse....

Madame LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis sans cela...

VALCOUR.

J'entends.... Vous êtes née discrete, prudente.... J'aime fort aussi la discrétion; cette vertu rare m'est échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hausse les épaules.*) Mais, Major, on diroit que tu nous fais la mine.... Eh! Madame vous n'en voyez pas la cause? Où est donc cette chere enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la phisionomie angélique?... Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés?... D'où vient que l'amour fuit sa mere?... Seroit-ce par vos ordres? Cela crieroit vengeance.... Il vient de me dire mille choses passionnées pour elle.... N'allez pas la lui cacher; il est véhément, & dans son courroux tout seroit perdu.

ST. FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague. Allez, Madame, ce ne sont que des mots. Cette jeunesse est pétulante, inconsidérée.... Il faut qu'elle évapore ses folies. Elles sont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne sçauroit être suspecte; & sur ma parole, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monsieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle est élevée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites à Clary que je la demande. (*à Saint-Franc.*) Vous ne sçavez pas qu'elle est pour ainsi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux....

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & si promptement! Mais voilà un tour vraiment perfide.... Ah! chere mere, de grace, point tant de précipitation... Croyez-moi, il sera temps de conclure la noce lorsque nous serons partis.

ST. FRANC.

Ne différez pas Madame de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouverez un bon parti.

Madame LUZERE.

On ne sçauroit meilleur.

ST. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vîte.

VALCOUR.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage-là... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage.... n'est-il pas vrai, elle ne l'aime pas.

Madame LUZERE.

Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis.... Elle s'imagine qu'elle l'aime.... Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, est chose commode; mais c'est bien loin, par exemple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi... C'étoit un transport, un affollement....

Madame LUZERE, *en souriant.*

Dont elles ont été bien récompensées, je pense.

SCENE III

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR, CLARY.

(*Clary fait une révérence profonde, & va se ranger, les yeux baissés, à côté de sa mere.*)

VALCOUR, *allant à Clary.*

La voici, la voici.... Celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante

jeunesse ! Quel éclat ! Eh bien, Major.... Elle me paroît encore embellie.... C'est ma présence.... Vois quelle aimable rougeur monte sur son front.... O cette belle main si douce ! il faut qu'elle reconnoisse tout le feu de mon cœur. (*il veut lui baiser la main.*)

CLARY, *retirant sa main avec dignité & froidement.*

Monsieur.... Réservez pour d'autres... je vous prie.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, de l'honnêteté, un peu plus de retenue.....

VALCOUR, *avec légéreté.*

Quoi ! ce seroit un crime d'oser ravir la plus innocente faveur.... Mais cela ne se refuse point.... Charmante, regardez-moi ; ce n'est point un Germain empesé & ridicule qui soupire à dix pas de son idole ; c'est un Français.

CLARY.

On le voit bien.

ST. FRANC, *avec dignité.*

Mon ami, songe que tu représentes la Nation, que c'est toi qui la calomnierois chez l'Etranger. L'Officier Français n'est pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays, & tu dois....

VALCOUR.

L'adorer ! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduisants. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendre à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée, (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi.... Je représente ici la Nation ; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les Français sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls sçavent connoître le prix de la beauté, l'encenser, la servir, la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour, pour savourer la volupté, plus sçavants dans l'art de l'embellir, de la varier ?... Un Français est seul digne de vos charmes.... On vous destine un mari ; quel homme est-ce ? Un Bourgeois sans doute, un Allemand, un

un Allemand ! (*il ricanne.*) Epouser un Allemand ! ... Je ferois presque jaloux si je n'étois ce que je suis.

ST. FRANC.

Quel verbiage ! Eh, mon ami, viens & laisse en paix cette honnête famille.... C'est assez déraisonner. ...

VALCOUR.

Que tu es fâcheux !

ST. FRANC.

Viens, te dis-je, le temps nous est cher.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain.... Je ne ferai plus alors.... A mon âge le temps est très-cher, tu l'as fort bien dit ; un Militaire ne doit pas soupirer comme un Bourgeois.

ST. FRANC.

Tu dois me suivre ; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour se laisse un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne sçait pas, d'honneur, tout ce qu'elle vaut. Je n'ai point vu de Française qui lui fût comparable.... Avec un aussi beau teint, un tour de tête si noble, si gracieux, s'aller marier sans réflexion ! ... Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle est toute formée pour épouser un Officier.... Oui, un Officier français.

ST. FRANC, *l'entraînant.*

Veux tu rendre ce nom odieux. (*le prenant par le bras.*) Valcour, tu me suivras, ou, parbleu, je me fâcherai.

VALCOUR.

On m'enleve !

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

QUEL étourdi! Et c'eſt un pareil écervelé qui commande à des hommes!

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi que l'on traite le foible dans ſes propres foyers.... Que fera le Soldat, lorſque ſes Chefs....

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un bien digne homme.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

ILS ſont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin.....

Madame LUZERE, *l'appercevant, à voix baſſe.*

Vous, Durimel! Imprudent! Allez.... Retirez-vous....

CLARY.

Que voulez-vous dire, maman?

Madame LUZERE, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque choſe à dire, que vous avez tout de ſuite retenu, (*à Durimel.*) & vous auſſi.... Vous êtes troublé.... Je ne ſuis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers vos compatriotes? Pourquoi vous tenir enfermé? Nous ne ſommes que des femmes, vous êtes un homme, & vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus ! Eſt-ce qu'ils auroient.... (*ſe remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir, chere Clary; mais....

Madame LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce ſujet ? Laiſſe agir Durimel, laiſſe-le à lui-même ; ne te mêle de rien, je t'en ſupplie. Tu ſçais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être aſſurée.

CLARY, *ſe penchant vers ſa mere.*

Voilà qui eſt fait.... Je reſpecterai en tout vos volontés.

Madame LUZERE, *les prenant par la main.*

Embraſſez-vous, mes chers enfants, embraſſez-moi.... Que toutes les heures de votre vie vous paient un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, méritez les faveurs du Ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ſes bienfaits.

DURIMEL, *paſſionnément.*

Ah Clary !

Madame LUZERE, *prenant la main de ſa fille, & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

CLARY, *avec tendreſſe.*

Et moi auſſi.... Avec ce cœur....

DURIMEL, *un peu triſte.*

Puiſſiez-vous, en faiſant mon bonheur, aſſurer le vôtre. Quel que ſoit mon deſtin, vous vivrez dans ce cœur juſqu'au dernier inſtant de ma vie.

CLARY, *douloureuſement.*

Ah, Durimel ! De quel ton me parlez-vous de vos derniers moments ? Auriez-vous de triſtes préſages ? Eſt-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeſte ?

(*Durimel colle ſes levres ſur ſa main dans un ſilence touchant.*)

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL, VALCOUR.

(*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les surprendre.*)

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

JE me suis échappé de cet impitoyable Major. (*haut, & s'avançant subitement.*) Pas mal pour un Allemand.... Pas mal.... En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

Madame LUZERE, *effrayée, à part.*

O Dieu! Protege-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais, Mesdames, c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relégue aux antipodes ; là bas au bout du monde.... Ah ! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement.... Voilà donc Monsieur l'épouseur ? (*il tourne autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si germanique ; il n'est pas trop mal tourné.... Je commence même à le croire dangereux. (*à Durimel.*) Sérieusement, voudrois-tu te rendre mon rival ?... Tu n'y gagneras rien ; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil ; un homme d'honneur en agit autrement. De grace, laissez-nous. Vous avez votre appartement, c'est pour vous y retirer...

VALCOUR.

C'est dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre asyle ; & nous nous y logerons malgré vous, févere maman. C'est-là notre droit de conquête, & celui dont nous sommes le plus jaloux. (*il saisit la main de Clary.*) Incomparable ! Vous voyez un homme idolâtre de vos attraits ; &

si j'avois une couronne, ce feroit pour en orner ce front charmant....

CLARY, *voulant retirer sa main.*

Vous êtes.... Vous êtes insoutenable. Sçavez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là.... Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

VALCOUR.

Avec horreur!... Mais voici du délicieux.... Oh! ce mot-là vaut quelque chose.

CLARY, *le repoussant.*

Laissez-moi.

VALCOUR.

Bon! bon! Je connois le petit manege.

Madame LUZERE, *allant à Valcour.*

Monsieur!... Vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui se met entre deux.*

Que fais-tu là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi.

DURIMEL, *fièrement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOUR.

Mais serois-tu impertinent, Monsieur le futur....

DURIMEL.

C'est vous que je punirois de l'être, & sans cet uniforme qui vous rend si hardi....

VALCOUR.

Il menace, ma foi.... Ceci est trop plaisant.... C'est un des nôtres, je pense.... Serois-tu Français?

Madame LUZERE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel retirez-vous.... Sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de se taire!... Mon sang bouillonne!

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah! il me cede la place.... Ce début est singulier!... J'espere qu'il ne se montrera pas au festin de la noce,

cela me paroît très-essentiel pour lui.... Mais non, Madame, qu'il reste, je suis curieux.... Nous avons à nous parler. (*il va à Durimel.*)

Madame LUZERE, *faisant signe à Durimel de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête à pleurer.* (*à part.*)

Comme un habit bleu les rend insolents!...Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant après Clary.*

Ah! fugitive, vous croyez aussi m'échapper, mais....

Madame LUZERE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi... Quels sont ici vos droits?... Vous déshonorez votre rang, & ce que vous faites est d'une lâcheté insigne.

DURIMEL, *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.

SCENE VII.

Madame LUZERE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

MAIS, Madame, dites-moi, je vous prie: est-ce que nous faisons la guerre ensemble?... Vous êtes forte au moins.

Madame LUZERE, *toujours du même ton.*

Monsieur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur, & de ce pas j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'est-à-dire publier ma gloire & le triomphe de sa beauté.... Mais on n'a jamais fait tant de bruit pour

si peu de chose.... Adoptez un peu les mœurs françaises.... D'ailleurs, à peine suis-je posté devant la ville.... Nous n'en sommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZERE.

. Il m'est impossible de répondre à un pareil langage. Allez, Monsieur, & sçachez que nous mettons au rang des plus tristes malheurs de la guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos asyles.

SCENE VIII.

VALCOUR, *seul.*

TOUTES ces femmes, au premier abord, s'effarouchent, crient, tempêtent; peu-à-peu elles s'humanisent, s'apprivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las! ... Cet original, avec son air mari.... Il m'a paru Français.... C'est quelque refugié... Ma foi, nous jouerons la Comédie.... Le pauvre diable! Il ne faut pas le tuer.... Qu'il végéte maritalement sous cette zone pesante; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

ST. FRANC.

Je vous demande mille pardons, Madame ; c'eſt un étourdi dont le cœur n'eſt pas méchant ; mais tout nouvellement échappé de la Cour, il outre la folie françaiſe ; il ſe croit tout permis ici. Cependant comme je lui connois des ſentiments d'honneur, de la raiſon même par intervalle, je vous proteſte qu'à l'avenir....

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monſieur le Chevalier : s'il nous a cauſé quelque déſagrément, votre honnêteté ſçait réparer ſes fautes. Si tous les Militaires vous reſſembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de réſignation.

ST. FRANC.

Il n'y a qu'une jeuneſſe inſenſée, qui puiſſe ſe faire un jeu d'un métier auſſi ſérieux, & qui doit faire couler nos larmes quels que ſoient nos ſuccès. C'eſt bien aſſez d'obéir à la néceſſité terrible qui nous ordonne, dans les Batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, ſans encore outre-paſſer les ordres dans les moments de relâche qui nous ſont accordés. O devoir des combats ! devoir cruel ! lorſqu'il faut te remplir, j'impoſe à peine ſilence à ce cœur qui ſe ſouleve ; mais la patrie commande, je dois l'exemple au Soldat ; je ne ſuis plus que le bras du Prince qui ordonne le carnage ; c'eſt lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais auſſi dans les intervalles de ces ſanglantes calamités, je redeviens homme, & me ſens un beſoin de paix. Mon ame ſoupire après quelque action généreuſe. Je tâche, en ſoulageant l'humanité ſouffrante, de

de réparer les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle inſtrument. Ah! comment le triſte ſpectacle de la guerre, en offrant des ſcenes ſi douloureuſes, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus ſenſible?

Madame LUZERE.

Avec des ſentiments auſſi nobles, que vous avez dû fermer de plaies ſanglantes, eſſuyer de larmes ameres, épargner de calamités!... Mais vous devez être heureux; car on l'eſt dès qu'on ſe plaît à faire le bien....

S. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes, l'habitude m'en a fait dans la ſuite un pénible devoir. Le Ciel m'a favoriſé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le ſoit en s'élevant au-deſſus de ſon ſort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me ſemble qu'un Officier, dans plus d'une occaſion, joue un rôle diſtingué.

S. FRANC.

Il eſt vrai, Madame, que cette place peut récompenſer un vieux Militaire de ſes longs ſervices. De ſimple Soldat, je ſuis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentiſſage de la guerre, reſté preſque ſeul de tant d'autres moiſſonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les ſerpens de l'envie. Il m'en a coûté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux, que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me hait, & ſa haine, que j'ai bravée, veille & ſaiſit le moindre prétexte pour éclater. Valcour, dont l'eſprit eſt ſi léger, eſt plus juſte que ſon pere. Son cœur eſt droit, ſon ame eſt noble; il s'eſt montré dans tous les temps mon défenſeur, je lui dois beaucoup.... Mais, croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés,

ſans aucun ſervice, à la faveur de leur naiſſance, croiriez-vous, dis-je, qu'ils ſouffrent de me voir à leurs côtés. Je les entends ſouvent dire derriere moi, ce n'eſt qu'un Officier de fortune. Ils ſe ſouviennent de mon obſcure origine, ils oublient les cicatrices dont ce ſein eſt couvert.

Madame LUZERE.

Quoi! des Guerriers qui ſuivent enſemble une carriere glorieuſe, qui ſervent une mere commune, la patrie, connoître l'envie!

S. FRANC.

Mais, Madame, ce n'eſt point-là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raiſon me met aiſément au-deſſus de ces injuſtices, hélas! trop familieres aux hommes. Je me ſuis fait dès long-temps une loi de voir en dédain leurs petites paſſions. Que des peines plus ſecretes me conſument! Elles ſont réelles, elles ne ſont point nées de l'ambition, elles ſont filles de la nature.... Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi.... Ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir; eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame? Vous me ſemblez heureuſe.... Vous êtes mere d'un enfant qui doit combler votre félicité.... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous.... Elle eſt belle, & paroît ſi douce!... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de ſon époux... Qu'il ſeroit cruel de lui voir contracter un lien funeſte qui feroit l'infortune de ſa vie!

Madame LUZERE.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la deſtine, réunit les plus excellentes qualités; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens, qui compoſent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche, par les vertus qu'il poſſede.

S. FRANC.

Ses mœurs vous ſont donc bien connues?

Madame LUZERE.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties.

S. FRANC.

Il vous aime.... Il vous reſpecte.

Madame LUZERE.

Comme ſi j'étois ſa mere.

S. FRANC.

Il mérite d'être heureux.... Jouiſſez de votre bonheur.

Madame LUZERE, *en ſoupirant.*

Ah! Monſieur, l'apparence du bonheur eſt ſouvent trompeuſe. Ma félicité n'eſt pas ſi grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ſes peines, & plus elles ſont renfermées en nous-mêmes, plus leur pointe eſt pénétrante....

S. FRANC.

Comment Madame?

Madame LUZERE, *d'un ton un peu contraint.*

On a ſouvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'eſt-il pas vrai qu'il faut bien ſe connoître avant de riſquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder.... Vous vous attendriſſez.

S. FRANC.

Je ſens ce que vous dites, Madame. On brule quelquefois d'épancher ſon ame, parce qu'on ſoulage ainſi l'amertume dont elle eſt remplie. Ce cœur, comme le vôtre, a beſoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environnent de confident intime. La plupart des amis que j'avois m'ont devancé dans la tombe, & prêt d'y deſcendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rompre auſſi-tôt. Je ne vois autour de moi que Rivaux ambitieux d'un caractere ſombre, ou des jeunes gens pleins d'inconſéquence, profondément occupés de frivolités: pas un ne m'intéreſſe aſſez pour lui confier mes peines; mais vous êtes mere, Madame, votre cœur doit répondre au mien.

(*Après un ſilence.*)

Ils ignorent tous la cauſe d'une mélancolie profonde, qu'ils ne ſçavent que me reprocher. Oui, je ſuis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaiſirs attachés à mon rang.... J'eus un fils que j'aimois.... A ſon entrée dans le monde, il ne fut accueilli que

par la nature. Je n'avois alors que des larmes à répandre sur ses destins.... Aujourd'hui que la fortune m'a souri, que je pourrois lui composer un sort heureux, j'ignore ce qu'il est devenu.... Son souvenir me poursuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune! il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Aussi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant.... Tous me sont chers.... Peut-être vit-il encore, traînant une vie pénible ou languissante.... Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à presque desirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE.

Vous vous intéressez à la cause de tous les Soldats infortunés....

S. FRANC.

Si je m'y intéresse, mon fils est du nombre.

Madame LUZERE.

Ah, Monsieur! écoutez moi. Vous l'avez dit, je suis mere. C'est le Ciel qui vous a conduit ici pour rassurer mon cœur. Il brûle à son tour de s'expliquer. La confiance a ses périls, je le sais; mais ce n'est pas quand c'est vous qui l'inspirez. Je vais vous livrer le secret de ma vie....

S. FRANC.

Tout nous réunit, Madame, franchise, candeur, Religion, faut-il attester l'honneur....

Madame LUZERE, *d'un ton abandonné.*

Non.... Votre phisionomie annonce votre ame.... Homme compatissant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. La bienfaisance est en vous un sentiment aussi vrai que profond.... Guidez-moi, instruisez-moi... Soulevez le poids accablant qui pese sur mon cœur. Depuis votre arrivée, je n'existe plus. Sçachez que ce même jeune homme, qui doit épouser ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas suspendu sur sa tête.... Je vous confie sa destinée, sa malheureuse destinée....

S. FRANC.

Achevez....

Madame Luzere.

Hélas! fauvez-le ; il eft....

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

Clary, *accourant toute éplorée.*

O Ciel!... Ciel.... Monfieur le Chevalier, à fon fecours...., O ma mere ! (*elle tombe.*)

Madame Luzere, *la relevant.*

Qu'eft-il arrivé ?

S. Franc.

Expliquez-vous.... Parlez.... Calmez-vous.

Clary, *refpirant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel !

Madame Luzere.

O Dieu !

Clary, *au milieu des fanglots.*

Ils font entrés..... Ils fe font emparés de lui.... Ils le conduifent à travers tout un peuple.... J'ai vainement couru ; Durimel fe laiffoit entraîner fans élever aucun cri , aucun gémiffement, & comme s'il étoit coupable.

Madame Luzere, *tombant aux pieds de S. Franc , qui ne lui donne pas le temps de mettre un genou en terre.*

Ah Monfieur !... Courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir un crédit fûr.... Embraffez fa caufe.... Si vous fçaviez.

S. Franc.

J'embrafferai fa défenfe ; mais de grace, achevez un aveu....

Madame Luzere.

Ah ! .... (*à Clary.*) Ma fille hélas ! Je frémis....

Eloigne-toi, ma chere fille.... Laiſſe-nous un inſtant.... Eloigne-toi.... écoute une mere.

CLARY, *ſoupire & ſe retire inquiete & tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi.... Ah! ſi cela continue, il faudra que je meure.

SCENE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE, *prend Saint-Franc, l'amene ſur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix baſſe & ſuppliante.*

JE m'abandonne à vous. Ecoutez ſi j'ai lieu de frémir.... Comment a-t-on pu découvrir ſon aſyle?.... Ce jeune homme, pour qui je vous implore, eſt Déſerteur de votre Régiment.

S. FRANC, *recule en arriere, en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il poſſible?

Madame LUZERE.

Hélas! Il eſt perdu, ſi....

S. FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter ſur vous?...

S. FRANC.

Ah! vous ne ſçavez pas tout ce qui s'eſt paſſé dans mon ame.... Comme elle s'eſt ébranlée.... Madame, ce cœur eſt plus déchiré que le vôtre.

Madame LUZERE.

C'eſt l'humanité qui ſe ſouleve, & qui vous parle en ſa faveur.

S. FRANC.

Oui, ſans doute.... Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déſerteurs m'ont

fait mourir d'effroi ! Il n'eſt plus temps de vous le taire, apprenez que mon fils eſt Déſerteur auſſi. Hélas ! Aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon ſang ne ſe ſoit glacé, que je n'aie cru le reconnoître. Tant de fois trompé, le ſerois-je aujourd'hui ?.... O Dieu ! Tu ſçais combien je ſoupire après ſa vue, & comment je tremble de le retrouver.

Madame LUZERE.

Que m'apprenez-vous ?... Quel preſſentiment vient me ſaiſir ! Mais, Durimel eſt le fils d'un ſoldat. Elevé dans la même Religion que la nôtre, le Languedoc fut ſa patrie.

S. FRANC, *avec la plus grande émotion.*

Arrêtez, Madame.... Le Languedoc ! je naquis ſous le même Ciel ! Mais je n'oſe vous croire encore.... Une idée auſſi chere.... Auſſi cruelle.... Ah ! je ne puis en ſoutenir l'incertitude.... je vais.... je vole à lui.

Madame LUZERE, *ſeule.*

Que de combats à ſoutenir ! De terreurs à étouffer ! O Dieu, prête-moi le courage néceſſaire....

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *revenant à ſa mere.*

AH, ma mere ! tout mon corps friſſonne.... Je pleure malgré moi.

Madame LUZERE.

Raſſurez-vous.

CLARY.

Que je me raſſure ! & vous êtes auſſi pâle, auſſi tremblante que moi.

Madame LUZERE.

Cruelle fille ! Laiſſez-moi reſpirer, c'eſt vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi. D'où vient qu'on l'arrête ? Que signifioient ces mots interrompus, ces soupirs, cette tristesse profonde qui perçoit à travers les expressions de son amour. Il n'étoit plus le même. Croyéz-vous en avoir imposé à mon œil. Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu sortir le visage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ses peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce silence cruel.

Madame LUZERE, *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répete, Clary, votre imagination prompte à se forger des maux fera le supplice de votre vie.

CLARY.

Hélas! vous voulez que je sois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre jusques dans notre maison. Comme tout est changé! Je ne vois que des visages farouches ou insensibles à nos douleurs. Vous même dissimulez avec moi. Ne suis-je plus votre Clary? Ah! ma mere, est-ce ainsi que mon himen va se célébrer?

Madame LUZERE.

Ton himen!... (*appercevant M. Hoctau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer?

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY.

M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

VOILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire sauter en l'air n'est pas à son aise à présent. Cela est très-fâcheux pour vous, Mesdames; mais n'ais-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal?

Vous

Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils. Il n'est plus temps ; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monsieur, laissez-nous libres ; nous ne sommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous sçavez donc la fin de l'histoire. Je me suis trouvé-là, moi. A peine conduit à la premiere garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE. (*à part.*)

Malheureuse ! (*voulant emmener sa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary.... Fuyons son aspect, il ne peut que nous affliger.

CLARY, *résistant.*

Non.... Le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah ! mon enfant.... prie de ne rien sçavoir. Tu ne le sçauras peut-être que trop-tôt.... Arme toi de courage. Ton amant infortuné....

CLARY.

Eh bien ?

(*Madame Luzere ne peut parler.*)

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'est un Déserteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déserteur ! est-il bien vrai, ma mere ? (*elle tombe dans les bras de sa mere.*)

M. HOCTAU.

C'est ce jeune Officier qui l'a décelé. Le Conseil de guerre s'assemble. Son procès est tout fait, dit-on, pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma présence, & n'y reparoissez jamais ;

homme vindicatif & méchant, qui venez jouir du malheur qui nous opprime ! Retirez-vous, & laissez-nous à nos tourments.

M. HOCTAU, *en s'en allant.*

Est-ce ma faute, à moi, si ces compatriotes font deux cens lieues pour venir ici lui casser la tête ?... Mais nous nous reverrons après le premier feu.

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY,

CLARY, *après un silence.*

LE voilà donc révélé, ce terrible secret. Quoi! Durimel est arrêté comme Déserteur.... Il est au milieu des Soldats.... Il est peut-être condamné.... Il va périr.... Juges cruels ! mes larmes pourront-elles vous appaiser. Ah ! courons le sauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chere Clary. Recueillons notre ame & nos forces. Commande-toi un instant. Ose espérer. J'attends le vieux Chevalier.... Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, éleve ton ame, & apprends à supporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'est ainsi qu'il se joue des mortels, & tu n'es pas la seule infortunée qui gémisse sous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel ! Durimel ! quelles sont à présent tes pensées. Je sens que ton cœur m'appelle.... Je crains de te revoir. Des sentiments inconnus à mon ame la remplissent & l'épouvantent : comme tout est désert & lugubre autour de moi, & quel désespoir affreux m'attend !

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUE vois-je ? Ah ! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement ſurpris.

CLARY.

Vous êtes un monſtre, & nous maudiſſons l'heure où vous avez touché le ſeuil de cette maiſon.

Madame LUZERE.

Quoi ! vous avez été aſſez lâche, aſſez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez du protéger ; & vous oſez encore....

VALCOUR.

Qui moi, délateur ! (*arrêtant Clary.*) Arrêtez, de grace, écoutez-moi. Je vois que mon cœur ne vous eſt pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu ; mais ſi je me ſuis permis quelques légéretés indiſcrettes, dans une pareille affaire, toute frivolité ceſſe. J'en jure par l'honneur ; non jamais mon cœur ne s'eſt ſenti ſi vivement touché, que lorſque je l'ai reconnu.... J'en ai pleuré de pitié.... Ah ! ſi vous m'euſſiez confié ſon ſort, j'aurois pu le ſauver...

Madame LUZERE.

Ce n'eſt pas vous qui l'avez fait arrêter ?

VALCOUR, *avec chaleur & nobleſſe.*

Ceſſez une imputation auſſi odieuſe ; je rougirois de la combattre. Que la grace de tous ces infortunés n'eſt-elle entre mes mains, aucun ne périroit ! Mais que dis-je, ne déſeſpérez pas. Le Colonel, ſous lequel il a ſervi, eſt mon pere. Je vole à ſes pieds. Je les embraſſe, je preſſe, je ſollicite ſa grace ; je l'obtiendrai. Plus de repos, plus de tranquillité pour mon cœur,

que votre amant ne soit libre, & que vous ne soyez unis. C'est en vous le rendant que je me vengerai de vos soupçons. Vous verrez que la légéreté du Français n'est pas incompatible avec la sensibilité, & que l'étourderie n'exclud pas toujours les vertus. Adieu, les moments sont chers, & je cours les employer.

Madame LUZERE.

Ah! s'il est ainsi, Monsieur, pardonnez...

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

OSERONS-nous espérer, dites-moi, l'oserons-nous?

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Pense-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ils pleurent tous, & ils condamnent.... La clémence leur est étrangere.... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté, & le sien éprouve tout ce que je sens.... S'il mouroit.... Affreuse image! Ciel, frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au-devant du vieux Chevalier, c'est notre Dieu tutélaire, tu connoîtras son ame.... Tes pas chancelent!

CLARY.

Je me trouve foible, j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

Madame LUZERE.

Viens, chere enfant, appuie-toi sur mon sein.

(*Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.*)

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *suivant Saint-Franc.*

Que je te laisse !... & c'est à moi que tu peux le dire ? Je ne te quitte pas. Comme dans un instant tous tes traits sont changés ! Je tai vu sortir de la salle du Conseil, pâle, & la mort dans les yeux : Quelle impression profonde & terrible ce malheureux a fait sur ton ame ! Tu sçais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté.... Tu voudrois parler, tu te tais ! ne suis-je plus ton ami ? Ah ! la pitié qui te parle en sa faveur est sans doute respectable ; mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux sauver.

S. FRANC.

Valcour ! en tout temps ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés ; mais celui-ci, hélas ! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu sçais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens seulement un délai, & je serai le plus heureux des.... Va, & laisse-moi.

VALCOUR.

Je te laisse pour servir ta générosité, que j'admire, & que je dois imiter ; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme toi, digne & respectable ami.

S. FRANC.

Oui, mon cher Valcour, je serai plus calme.

(*Valcour sort.*)

SCENE II.

SAINT-FRANC, *seul.*

IMPÉNÉTRABLE Providence ! tu veux rendre la fin de ma carriere triste & funeste !... Hélas il devoit faire la consolation de ma vieillesse. Ah ! quand ma main guidoit en paix ses premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort! je l'ai vu languissant au berceau, j'ai vu la trame déliée de ses jours prête à se rompre ; il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusques à l'ame, où loin des horreurs du trépas, l'enfant meurt comme il s'endort ; mes vœux ardents ont fatigué le Ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât sa vie.... Je ne sçavois pas alors ce que je demandois.... Ah ! coulez, mes larmes, coulez.

SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

S. FRANC, *allant à Madame Luzere.*

EPARGNEZ-moi, Madame, épargnez-moi ! je l'ai vu, je l'ai reconnu.... Oui, c'est mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel.... votre fils !

S. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'est que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'est contre moi que s'épuisent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le sort de me porter des coups plus sensibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré aussi haut que celui de ses infortunes. Dans un moment je vais connoître ce qu'est mon fils. Si son cœur est grand, il sçaura mourir.... Le reste sera bien aisé, je n'aurai plus qu'à le suivre.

Madame Luzere.

Mais, s'il eſt votre fils, n'êtes vous pas un de ſes Juges. Ne peut-on pas, en faveur de ce titre, & des ſervices que vous avez rendus à la patrie....

S. Franc.

La Loi eſt inflexible, & ne connoît perſonne. Elle n'eſt même ſacrée qu'autant qu'elle eſt aveugle.

Madame Luzere.

Quoi! votre ſang prodigué dans les combats....

S. Franc.

Viens à moi, conſtance héroïque; viens affermir ce cœur chancelant. C'eſt pour la derniere fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ſerai humilié juſqu'à la priere. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi. Il eſt altier, il eſt inexorable. Si je diſois un mot, je ne ferois que hâter ſa mort. Hier, ſaiſiſſant l'époque de cette déſertion, il oſa m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence envers les Déſerteurs. Il eſt vrai que j'ai cauſé le ſalut de pluſieurs; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils! J'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. Je ne ſçavois pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chere.... Au reſte, Madame, ne trahiſſez pas ce ſecret important. Je ſçais quand il faudra le révéler.

Madame Luzere.

Que tardez-vous, allez trouver les anciens compagnons de vos exploits; écriez-vous devant eux: C'eſt mon fils que vous allez mettre à mort! Alors leurs cœurs attendris....

S. Franc.

Je ne le ſauverois même pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans, & l'arrêt eſt irrévocable. J'ai vu preſque toutes les voix paſſer à ſa condamnation. Ah! ſi ſa grace étoit poſſible, penſez-vous que je balancerois un ſeul inſtant? que la cauſe des Rois combattroit celle de la nature! Un intérêt auſſi cher que celui de ſes jours, m'oblige à dévorer mes larmes en ſilence. La

Religion de nos peres.... Vous m'entendez, Madame. Si je laiſſois échapper mes clameurs paternelles, un zele fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de ſa vue & de ſes derniers moments. Dans ces moments ſérieux, accompagner ſes pas, m'attacher à lui, eſt la ſeule conſolation qui me reſte.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vue ! & ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un pere !

S. FRANC.

Ce n'étoit point-là que je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit auſſi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de ſoupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été ſatisfait de ſon courage. J'ai reconnu mon ſang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'eſt point humilié devant ſes Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations ſans fierté comme ſans foibleſſe. Tranquille, & pouſſant quelques ſoupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours ſur les ſiens. Je ſuis reſté auſſi ferme, & j'ai eu la conſtance de diſputer pour lui un trépas qui ne fut point infamant. Au moment de ſigner, j'ai cependant ſenti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

S. FRANC.

Il faudroit être moi pour le ſçavoir ; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laiſſât libre, juſqu'à l'heure où ſon Arrêt doit être exécuté. J'ai répondu de ſa perſonne. Il n'y a que vous, Madame, qui ſçachiez un ſecret que je voulois encore renfermer dans mon ſein ; & ſans le bien que vous m'avez dit de lui, j'aurois héſité à vous le confier. Oui, ſi j'euſſe trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu ; mais je ſens que ce cœur paternel vole au-devant de lui. Il me tarde de l'embraſſer, de l'inonder de mes larmes, de le

le presser sur ce cœur gémissant. C'est assez combattre ; qu'il vienne ! qu'il tombe dans mes bras !

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai !

S. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame, j'aurai besoin d'être seul avec lui. Il me semble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois....

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point. ...

S. FRANC.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers moments.... Il me les doit !

(*Madame Luzere se retire.*)

Ciel, le voici !

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

S. FRANC, *à part.*

O MON Dieu ! laisse moi vivre encore une heure ; & je t'abandonne le reste de ma vie. (*il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censés demeurer à la porte.*)

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas ! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. (*appercevant Saint-Franc, & courant vers lui.*) Ah ! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers.... A ce bienfait, il faut que vous en ajoûtiez un autre.... Vous seul pouvez le remplir,

De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri sur mes malheurs. Mes malheurs sont grands.... Vous me voyez pleurer; mais ce n'est pas sur moi que je répands des larmes. (*arrivant sur le bord du Théâtre.*) O mon pere! mon pere! Le Ciel a-t-il prolongé tes jours? Que vas-tu devenir, si jamais la fin de ma triste destinée parvient jusqu'à toi? (*tirant une lettre de son sein.*) Puisse cette lettre te consoler, en apprenant dans quels sentiments j'ai terminé ma vie. Je suivrai tes leçons jusqu'au dernier soupir. Je chérirai la vertu, la Religion, l'honneur. (*il baise la lettre avec transport.*) Parois à une vue si chere, gage précieux de mon amour; tu rendras, après moi, ma parole vivante. Si ses yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monsieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à son adresse. Mon pere est un Soldat dont le Régiment a passé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup souffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches; je mourrai content si vous me le promettez.

S. FRANC, *après un silence.*

Donnez.

(*Saint-Franc prend la lettre, rompt le cachet, & la parcourt; cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ses bras tout tremblants, & s'écrie avec l'ame d'un pere.*)

Mon pauvre Charles!

DURIMEL.

Dieu!

S. FRANC.

Embrasse ton pere.

(*Le pere s'appuie sur l'épaule de son fils, ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre, & se saisit des mains de son pere, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.*)

Mon pere! dans quel état! Graces au Ciel, c'est vous! Quel heureux moment!

S. FRANC.

Oublie-tu le moment qui doit le suivre?

DURIMEL.

Je l'oublie! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du Ciel, qui me permet à ce prix d'embrasser vos genoux...., Grand Dieu! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie.

S. FRANC.

Mon cher fils, tu te sens donc la force de te soumettre à cette main invisible?....... Dis, conserveras-tu ce courage jusqu'au dernier instant?

DURIMEL.

J'y suis résolu, quoique mon cœur ait à regretter.... & si quelque trouble vient l'affoiblir, ô mon pere! c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

S. FRANC.

Ton pere malheureux, n'a que ce triste bienfait en son pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, est un droit trop précieux, sans doute, & que je ne cede à personne.... Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils.... Emploi terrible & cher, j'espere te remplir!

DURIMEL.

Vous y serez, mon pere!

S. FRANC.

Ignores-tu que c'est moi qui donne le signal? Tout Déserteur a trouvé en moi un pere. Je croyois te voir, t'embrasser dans chacun d'eux, & je t'abandonnerois, & je perdrois le fruit du plus cruel apprentissage!... Non, qu'il m'en coûte la vie. Ton ame ne s'envolera sous l'œil d'un pere, que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu. C'est le pere commun des hommes, mon fils, & toute ma tendresse paternelle, n'est qu'une foible image de la sienne.

DURIMEL.

Ah! ce Dieu, dont j'adore la bonté, sçait que j'ai plus d'une victoire à remporter.... J'allois mourir pai-

ſiblement ; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force, & ſe réveille dans mon ſein. Je vous retrouve, je preſſe ces mains cheres & reſpectables.... A peine ai-je le temps de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle ſur les lieux où ma foſſe eſt déjà creuſée.

S. FRANC.

Cette grace n'étoit que conditionnelle. N'outre point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi, & je vivois déſeſpéré. Va, béniſſons le Ciel. Je ſens toutes tes douleurs ; mais c'eſt enſemble qu'il nous faut apprendre à les ſurmonter. Soumets ta deſtinée à la volonté du maître qui conduit tout.

DURIMEL.

Je me ſoumettrai.... Je mourrai.... Mais quel eſt mon crime ?

S. FRANC.

Eh ! quel étoit le crime d'un million d'hommes, moiſſonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore ? Ils vengeoient la Patrie, & périſſoient dans les tourments. Ils étoient tous innocents, & toi.... La loi eſt générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé ſur le champ de bataille, tu ſerois mort ſans regrets.... Mon fils, tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort ſera plus utile que ta vie ; ta mort retiendra ſous les drapeaux de la Patrie mille jeunes imprudents qui les auroient abandonnés pour ſe voir enſuite auſſi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu raffermis les Colonnes de l'Etat.... Embraſſe cette idée digne d'un Citoyen. Dis à toi-même... Si j'ai trahi la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher ; ma mémoire ſera ſans tache ; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancele ; mais qu'il eſt affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité ! lorſqu'un pere, une amante.... Le ſentiment l'emporte, & je ne ſuis qu'un foible mortel.

S. Franc.

Ce cœur paternel souffre en prononçant ces mots; mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble, que tout échappe à ses mains, qu'il se trouve seul sur les bords d'un abime inconnu, mon fils connois-tu l'être qui console & qui se plaît alors à secourir le malheureux qui l'implore?

Durimel.

Dieu, mon pere.

S. Franc.

Sa présence nous environne. Il entend, il recueille nos moindres soupirs. Quand tu es sous son regard, connoîtras-tu le désespoir? Et où peux-tu tomber, si ce n'est dans son sein? Que gagneroit ton ame à s'irriter; en te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux! Si tu as toujours été homme de bien leve ce front abattu. Ta tristesse outrageroit l'Etre puissant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler; mais toi qui vois au-delà de cette vie, tend les bras au Pere universel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

Durimel.

Ah! mon pere! Que cette idée est auguste & sublime! C'est quand l'Univers va nous échapper que cette vérité consolante descend dans toute la profondeur de l'ame, & l'éclaire de ses rayons célestes. Allons, Demain, à cette heure, je sçaurai avant vous ce que c'est que mourir.

S. Franc.

Je resterai seul! Qui de nous deux sera le plus infortuné? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te survivre. J'ai passé soixante années presque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'est-ce que cette vie? Va, il est aisé de la perdre lorsqu'on s'y résout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre, & se laisser frapper.

Durimel.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur servir de pere.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, S. FRANC, DURIMEL.

CLARY, *dans le fond du Théâtre.*

LAISSEZ-MOI aller à lui, je ne l'ai point encore vu depuis qu'il est malheureux.

DURIMEL.

C'est elle ! ô mon cœur affermis-toi !

S. FRANC, *arrêtant Clary.*

Chere fille ! ménagez, ménagez notre foiblesse.... Il a besoin de tout son courage.

CLARY, *à Durimel, qui se détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel !...

DURIMEL, *se précipitant dans ses bras.*

Clary, ô chere Clary !

CLARY, *après un moment de silence.*

Quel regard au milieu de tes larmes !.... Que veut-il me dire ? Je perds la voix. Le Ciel qui te sçait innocent te rend-il à moi ?

DURIMEL, *avec transport.*

Va, bénis sa bonté.... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage ! Ta grace... est-elle accordée.

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du Ciel. J'ai retrouvé mon pere ! le voici ; précipite-toi dans ses bras.

CLARY.

Vous, son pere !

S. FRANC, *étouffant ses sanglots, & à part.*
Titre précieux, qui bientôt va s'effacer.

CLARY, *à S. Franc.*

Vous êtes son pere! Ah! vous serez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez. Je meurs, s'il périt.... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de vous chérir sous le double titre de pere & de libérateur de mon époux!.... Vous vous taisez!

S. FRANC, *ému, & lui prenant les mains.*
Chere enfant!

CLARY.

Hélas! si je vous suis chere, dites, il ne périra pas! Je ne veux que ces mots, sans quoi ma constance succombe. C'est sur lui que j'ai fondé tout mon espoir: & pourquoi donc faut-il qu'il meure?

DURIMEL, *interrompant Clary.*

Que mes Juges s'appaisent ou demeurent inflexibles, ma tête est dévouée au malheur, & je ne dois plus aspirer à votre main. C'est à moi de vous épargner ces déchirantes alarmes. Séparez votre sort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante destinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je sens qu'il est des pertes plus sensibles que celle de la vie.

CLARY, *avec véhémence.*

O paroles cruelles!... Et c'est toi qui m'accables ainsi!... Non, tu ne le crois point.... Ai-je besoin de te le dire? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de subir la mort ensemble. Mais garde-toi de penser que Clary puisse renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir sacré....

DURIMEL, *pressant la main de Clary.*

O mon pere, mon pere! Comme elle m'auroit aimé! Je sens, je sens trop que je regrette la vie.
(*Ils s'embrassent.*)

Madame LUZERE, *allant à eux, & les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfants; mon cœur se brise entre vous

deux. Dans ces moments pitoyables vos transports font de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux ! Attendez ce que le Ciel doit décider de vous, & respectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL, *avec noblesse.*

Madame, je sens mon courage s'élever ; je sçaurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquille ; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puissances du Ciel & de la terre ne peuvent même l'affoiblir. Que cette chaîne de jours fortunés vienne à le rompre, un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez ?... Ah ! j'ose ici en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom heureux m'étoit destiné. Vous même ici tantôt.... Ah ! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Madame LUZERE, *se couvrant le visage.*

Ah cruel !

DURIMEL, *à S. Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe, j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mere ! Je l'aime de toutes les forces de mon ame ! j'unirois mes destinées aux siennes quand l'univers entier ordonneroit son opprobre. Donnez-lui cette main. C'est le Ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle ; il est malheureux. Le Ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux, & n'oseront les briser sans frémir.... Oui, nous serons unis, cher Durimel ! & malheur à qui osera nous séparer.

DURIMEL.

Et je ne suis pas heureux ?... & je me plaindrois encore ? O mort ! tu peux frapper ; j'ai connu l'amitié, l'amour & la tendresse.

S. FRANC.

S. FRANC, *tranquillement.*

Madame, on peut accomplir cet hymen. Le Ciel ne défend pas l'espérance. C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir?

CLARY.

Ah! qu'il m'est doux de vous nommer mon pere!

S. FRANC.

Mais, ô ma fille! en devenant son épouse, le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'est de respecter la paix de son ame; c'est de défendre l'abattement à votre cœur; c'est d'imiter son courage & sa constance; c'est de vous soumettre aux Arrêts du Ciel. Me le promettez-vous? à ce prix seul....

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis? Tendresse, obéissance.

S. FRANC.

C'est assez. Madame, que tout soit prêt, que le Ministre soit averti sur l'heure.... O mes enfants!... Laissez-le, chere Clary; mon fils recevra le titre sacré d'époux.... J'ai besoin d'être seul avec lui; laissez-nous; les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas! Je ne le sçais que trop, mon pere, & je vous les sacrifie. (*à Durimel.*) Ah!

Elle s'éloigne avec sa mere.

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC.

NOUS sommes seuls.... C'est cette heure que tu dois regarder comme la derniere de ta vie. Hélas! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle, mille accidents imprévus pouvoient encore devancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il eſt vrai.

S. FRANC.

Nous devons tous ne nous regarder que comme poſſeſſeurs incertains du moment qui s'échappe.... Le jour d'hier te laiſſoit eſpérer la jouiſſance de pluſieurs années. Ce jour ne te laiſſe plus eſpérer que peu d'inſtants que tu ſaiſis avidement. Comme ce point de vue étendu s'eſt tout-à-coup raccourci! Tu touches au dernier terme de l'eſpérance qui appartient à la terre, & tu ſembles y voir encore le bonheur attaché; mais toujours prêt à le ſaiſir, que ſçais-tu s'il ne t'échappera pas encore pour ne ſe montrer à toi qu'au delà de cette vie?

DURIMEL.

Il m'échapperoit, mon pere! & c'eſt la ſeule conſolation que j'attends!

S. FRANC.

Tu vois que le bonheur n'eſt jamais dans l'heure préſente, mais toujours dans celle qui la ſuit. Mon fils, éleve tes regards vers cet autre Univers, où le temps n'a plus de priſe ſur l'homme, où l'Eternité met tous les Etres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le ſeptuagénaire. Que le cercle de la vie eſt étroit! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers! & ſitôt qu'ils déclinent, comme ils ſe précipitent! Ils laiſſent à peine quelque légere trace, & mes cheveux blancs m'ont tout ſurpris. Je ſuis parvenu au bout de cette carriere, que la jeuneſſe regarde comme fort longue. Je me ſuis vu à ton âge, je puis atteſter que ce ſurplus d'années n'eſt rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur; le reſte n'eſt qu'amertume; & vers le ſoir de la vie, le cœur ſe flétrit, ſe deſſeche, & juſqu'à l'eſpérance, tout meurt, tout s'éteint. Mes deſirs ont tous été trompés par la jouiſſance.

DURIMEL.

Vous n'avez pas été heureux?

S. FRANC.

Non; l'expérience tardive m'a appris que tout eſt

illusion sur la terre, & que Dieu seul est réalité.... Dans la foule immense des Etres, il n'y a que lui, mon fils.... Ne vois plus que sa grandeur, dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit se présenter sous une forme plus hideuse & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoints, rends-lui graces, & bénis l'arbitre de la vie & celui de la mort !

DURIMEL.

Il vous soutient dans ce moment même, ce Dieu que j'implore entre vos bras ! à vos paroles, mon ame respire soulagée. Elle perd ses terreurs ; & cet esprit consolateur, qui vous anime, m'éleve & me semble une émanation de la Divinité même. Qu'il est grand ce Dieu qui m'attend ! Sa bonté égale sa puissance ! Que je me sens porté vers lui, en songeant que vous parlez en son nom ?

S. FRANC.

Il nous écoute. Il sçait si je te dis rien que je n'aie profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus sérieux, à la veille du dénouement de la vie, il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi : Quel sacrifice as-tu fait, pour l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître ? Ce n'est point assez de te résoudre au coup que tu ne peux éviter ; il faut, mon fils, un autre sacrifie tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure suivante ? C'est l'avant-derniere de ta vie, & tu oses la donner à tout autre qu'à lui !

DURIMEL.

Mon pere ! ce Dieu, que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur, formé sous son nom ? Clary & moi le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une séparation éternelle. Nous nous soumettrons à ses décrets d'un cœur plus résigné. En devenant mon épouse, elle m'abandonnera à sa volonté, & moi je la confierai à sa clémence.

S. FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais, s'il falloit mourir à l'heure même, sans lui parler, sans la voir, si la voix redoutable t'appelloit pour subir ton Arrêt.... Dis, ton courage ne fléchiroit-il

pas ? Marcherois-tu, en chérissant ton pere, en adorant le Ciel ?

DURIMEL.

Cette loi me feroit dure, je l'avouerai; mais s'il falloit obéir, si votre bouche l'ordonnoit, si tel étoit mon sort....

S. FRANC.

Eh bien ?

DURIMEL.

On me verroit gémir, & me soumettre, mais avec douleur, au destin le plus cruel....

ST. FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promesse. Nous pensons toujours que le malheur qui vient de nous frapper sera le dernier de tous. Hélas ! tu le vois, il renaît toujours plus rigoureux, & l'infortune égale la durée de la vie. Il faut me suivre, mon fils, échappons-nous sans bruit de cette maison; évitons les cris, les larmes, l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai écartées, & qui rendroient ta mort plus amere & plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux; marchons....

DURIMEL.

O Ciel ! mon cœur est brisé !

S. FRANC.

Me suis-tu ?

DURIMEL.

Un instant, mon pere, un seul instant !

S. FRANC.

Tu hésites ! ton courage foiblit; ce que tu viens de promettre étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute; mais je ne succomberai point.... (*regardant le Ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourments dont mon ame est déchirée.... Clary ! que vas-tu devenir ?... Nous devions être unis. O mort doublement cruelle ! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux, je serai toujours près de toi. Ce cœur sous l'empire de

la mort, ne te ſera point ravi.... Mon pere! puiſqu'il le faut, allons ſaiſiſſez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-moi de ces lieux.... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

S. FRANC.

C'en eſt aſſez, mon fils, demeure.... Le Maître qui veille ſur toi, n'en demande pas davantage, & le ſacrifice eſt accompli.... Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main ſera unie à la ſienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers moments. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeſte qu'à l'inſtant où elle doit ſonner.

DURIMEL, *avec attendriſſement.*

Il ſemble a mon cœur que vous lui redonnez la vie.... Je la reverrai!... Ah! je reçois ces inſtants comme une grace précieuſe. Ils me ſont plus chers que la mort ne peut m'être affreuſe.... Je ſuis content, heureux.... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces inſtants ſeront écoulés, vous pourrez reparoître ſans crainte, vous me trouverez prêt à vous ſuivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils ſans pâlir....

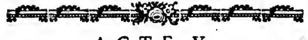
S. FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent, je lis dans tes regards la fermeté de la tienne.... Oui, tu es mon fils! viens, & repoſe dans mes bras.

(*Ils ſortent en ſe tenant embraſſés.*)

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

(Il est nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table, dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil, entre les bras de sa mere. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille ; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary, il a les yeux fixés sur elle.)

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, CLARY. DURIMEL.

DURIMEL.

(Il exprime, par quelques regards & par quelques soupirs, l'état de son ame, il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, se leve, la quitte, s'éloigne & la contemple à divers intervalles.) (sur le bord du Théâtre.)

SES yeux appésantis & fatigués de pleurs cedent enfin au sommeil.... Repose innocente épouse; endors tes maux ; rêve au bonheur, & perds l'idée de ce monde.... Que je crains son réveil ! Qu'il sera douloureux !.... Si je pouvois m'échapper.... Je viens d'entendre passer les Compagnies.... Quoi déjà.... Comme les heures se sont rapidement écoulées ?... Le temps semble se hâter.... Mon pere va paroître.... Chere Clary ! (*il la contemple.*) Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous séparer.... Il faut nous sauver, à tous deux, un trop cruel adieu. (*Il fait un mouvement pour s'éloigner, en mettant les deux mains sur ses yeux.*)

CLARY, *en songe.*

Durimel ! Durimel !

DURIMEL.

(Il est saisi d'un frémissement expressif, il revient sur ses pas, retourne à elle, & dit à voix basse.)

Elle s'égare dans un songe trompeur.... Ses levres me sourient.... Passer de ces bras dans ceux de la mort.... Ah! ai-je assez souffert?... Dieu! pardonne ce murmure. Les heures consacrées à la plus chaste tendresse, ne reviendront plus. Celles qui suivent ne doivent plus appartenir qu'à la résignation & au courage. C'est à toi que je les voue, Maître éternel de ma chétive existence. Il me reste un moment où l'ame la plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi, Dieu puissant!

(*Après un silence.*)

Non, ce n'est point le brillant du Soleil, ni l'éclat de l'Univers qui m'attachent à la vie; mais vous, sentiments avec lesquels sympatisent mon être, amour! amitié! mouvements de la Nature! volupté céleste & délicieuse! charme inconcevable! oui, c'est vous que mon cœur regrette.... Suprême bienfaiteur! Je ne sçais quels sont les biens que ta bonté me réserve; mais je n'en aurois jamais demandé d'autres. (*ici Clary fait un geste, & prononce quelques accents sans suite.*) Comme elle paroît agitée!... Ses joues s'enflamment!

CLARY, *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi.... Vous êtes un dieu, maître de sa vie.... Mon époux, sa grace! sa grace! que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds. (*Elle jette un cri & s'éveille.*) (*Durimel se jette à ses genoux & la tient embrassée.*)

Madame LUZERE.

Ma fille!

DURIMEL.

Trop tendre épouse!

CLARY, *revenue à elle.*

Où suis-je? Ah malheureuse!... Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant.... J'im-

plorois ta grace, je l'avois obtenue.... Durimel! non; je ne puis le croire, tu ne périras point, ce présage heureux....

Madame LUZERE.

O Dieu! pourrai-je soutenir....

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Clary!... Je ne peux lui parler.... Malheureux!

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie? Qu'ils viennent; oseront-ils t'arracher de mes bras? Tu n'es pas de ces criminels dont le supplice est avoué de la terre. Où sont tes forfaits? Dieu ne voudra pas que tu meures, non.... Tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait sera-t-il le dernier?... Arrête.... Ménage ton espoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute, mon pere va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah Clary! retiens donc ces larmes qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh! puis-je commander à mes larmes de ne point couler? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre?

DURIMEL. (*On apperçoit ici S. Franc, qui se retire soudain.*)

Madame.... O ma mere! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel!

DURIMEL, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul... Dérobez-vous toutes deux.... Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laisse; il le faut.... Mais avant dis-moi, espere-tu, réponds, & ne me trompe point?

DURIMEL.

DURIMEL.

Eh ! quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir ? Ce cœur le nourrit encore. Va, le Ciel peut être désarmé.

(*Clary veut parler, se retient, & cede à sa mere.*)

Madame LUZERE, *entraînant sa fille.*

Mon enfant, viens l'implorer. Il n'est pas inexorable.

CLARY.

Ma mere !... Ah ! comme je vais l'invoquer !

SCENE II.

DURIMEL, *seul.*

Je tremblois qu'elles ne restassent.... Il me semble avoir entrevu mon pere, qui s'est arrêté sur le point d'entrer.... Allons, mon ame, affermis-toi. Voici le moment.... Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques moments je serai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*Appercevant son pere.*) Je ne me suis point trompé.

SCENE III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC, *en entrant.*

J'ATTENDOIS leur départ.... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu sçais que je viens te chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt.... Sont-ils prêts ?... Ne manque-t-il plus que moi ?

S. FRANC.

Le Régiment est sur la Place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon pére ! épargnez-vous ce ſpectacle affreux ; mon cœur tremble pour le vôtre.

S. FRANC.

Ne ſonge point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont ſe pare votre cœur eſt une vertu bien terrible.

S. FRANC.

Et néceſſaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne ſera pour moi qu'un inſtant. C'eſt vous qui ſouffrirez, & long-temps ! (*S. Franc baiſſe les yeux, & ne répond rien.*) (*après un repos.*) Allons, je ne dois plus écouter que vos auguſtes paroles. Elles doivent être les dernieres qui frapperont mon oreille. Entretenez-moi du Dieu dont la clémence embraſſe dans ſon ſein toutes ſes créatures. Vous qui m'êtes tout après lui, béniſſez-moi, & que le Ciel ratifie le pardon qu'un pere oſe me donner en ſon nom.

(*Il met un genou en terre.*)

S. FRANC.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre ſon ſein comme ces bras te ſont ouverts ! (*Il le preſſe contre ſon cœur.*)

DURIMEL.

Ce cœur ſe ſent plus aſſuré, plus fort ; partons.

(*Il marche vers la porte.*)

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

ARRÊTEZ, brave Soldat.... J'eſpérois en mon pere, je croyois pouvoir fléchir ſa rigueur, obtenir du

moins du temps; mais sa dureté est inflexible. Il a rebuté mes prieres. Ecoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y consentir; nous pouvons le sauver.

S. FRANC.

Le sauver! & comment?

VALCOUR.

Aie le courage de te prêter à mon projet. Le Régiment l'attend. Devant cette maison sont rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du sentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés sont tout prêts avec une chaise de poste. Ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire. (*Il présente un papier.*) Cette sauve-garde servira, en mon nom, de passe-port; choisis la route qu'il doit tenir.

S. FRANC.

O Ciel! que m'as-tu dit.... Tu n'as pas d'autre moyen.... Cruel que m'offres-tu!... Est-ce là?.... Tu peux risquer....

VALCOUR.

Ne parle pas des risques que je cours. Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

S. FRANC.

Tu me déchire l'ame. Eh! qui peut t'inspirer une pitié aussi courageuse.

VALCOUR.

Il me touche, il m'intéresse. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorsque sa jeune amante lui tend les bras! non.... D'ailleurs on m'a accusé d'être son Délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

DURIMEL, *à Valcour.*

Homme généreux! Tout ce que je pourrois répondre est trop au-dessous de ce que je sens.

S. FRANC, *à Valcour.*

Mon ami! mon cher ami! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment....

VALCOUR.

Eh bien! profites-en, agis si tu l'aimes. Mes armes, ce passe-port, m'a livrée, tout lui assure une retraite prompte & facile.... Que déliberes-tu?...

S. FRANC.

Ah! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur, & quel sacrifice il sçait faire..... Il s'agit ici plus que de ma vie.... Ta chaise l'attend, dis-tu.... Laisse-nous en décider. Va te rendre sur la place. Je ne tarderai pas à t'y suivre avec lui ou seul.

VALCOUR.

Que dis-tu? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire. Crois-moi, les moments sont pressés. (*Il lui remet le passe-port & une bourse.*) Tiens, prends, & point d'adieux.

(*Il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.*)

SCENE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

S. FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passe-port & la bourse.*

DURIMEL, que prononces-tu?

DURIMEL.

C'est de vous que j'attends mon Arrêt, mon pere.

S. FRANC.

Epargne-le, ce pere; prononce, te dis-je.

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt.... Je frémis de parler.

S. FRANC.

Ignores-tu combien ta vie m'est chere?

DURIMEL.

Et moi votre honneur?

S. Franc.

Et la nature qui me crie....

Durimel.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi promise ; sous le sceau du serment que ma personne vous a été confiée ?

S. Franc.

Oui.

Durimel.

Le sacrifice de l'honneur n'est pas en notre pouvoir. Il falloit vous recuser, ou vous devez achever.

S. Franc.

C'est toi qui es le héros, & je suis l'homme foible. Oui, je le suis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres loix.... viens & sauve-toi.

Durimel.

Mon pere ! votre parole est engagée, c'est moi qui me charge du soin de l'accomplir. Je souffrirai la mort & non votre opprobre.

S. Franc.

Je ne vois que ton danger.... Le reste disparoît. Profitons des instants, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'espoir....

Durimel.

Mon espoir n'est plus sur la terre.... Allez, je suis tout préparé.... J'ai bien retenu vos leçons..... Laissez-moi subir ma destinée.... A quoi bon tarder....

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY.

Clary, *avec force.*

Ou allez-vous ?... Où le conduisez-vous ?... Pensez-vous me tromper encore ?.... Ne sçais-je pas le sort qui

l'attend ?... J'ai ranimé mes forces... Je revole ici pour le défendre... (*à Durimel, qui voudroit s'échapper.*) Tu voudrois m'échapper pour courir à la mort, & c'est vous, vous, mon pere, qui l'y conduisez !

DURIMEL.

Chere Clary, laisse, laisse. Ni lui, ni tes pleurs; ni mes regrets... Il faut nous séparer...

CLARY.

Nous séparer ! Ah cruel ! (*embrassant Durimel.*) Viendront-ils t'arracher de mes bras,.. viendront-ils... Non, mon désespoir touchera leurs cœurs, j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez, vous qui êtes altérés de sa vie, bourreaux de vos freres; tremblez d'outrager l'amour & la nature, mes cris vous poursuivront, mes cris accuseront votre inhumaine cruauté, votre lâche servitude... Vous frémirez de honte ou de pitié...

DURIMEL, *ému.*

Ah Dieu ! chere Clary ! mon pere !

S. FRANC.

Ma fille ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ?...

CLARY, *avec attendrissement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reste du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne me ferez jamais souscrire à ce sacrifice affreux. Tant de constance ne m'appartient pas. Ma foiblesse est ma seule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante ? Ne l'aimez-vous pas aussi tendrement que moi ?...

S. FRANC.

Arrête... Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens ?... Tu ne peux m'entendre... Ne suis-je plus son pere ? & qui peut veiller sur lui avec plus d'amour ?... épuisé par tant d'efforts & de combats, lorsque je demeure ferme, commande à tes douleurs...

DURIMEL.

Chere épouse ! tu portes le poignard dans les blessures d'un pere qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au délire de mes paroles... Je ne me

connois plus.... Mes transports s'adressent au Ciel comme à vous.... Mais quel papier dans vos mains?.... Si c'étoit sa grace....

S. FRANC, *cachant son trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être.... Mais quoique le Ciel en décide, laisse-nous. (*la prenant par la main, & la conduisant sur le bord du Théâtre.*) Ma fille, ma chere fille, mes larmes, mes dernieres larmes couleront-elles en vain? Ecoute un vieillard, laisse-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature, par l'honneur.... Ce moment doit être celui de leur triomphe..... Demeure, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon pere!

DURIMEL, *en s'échappant.*

Adieu, Clary!

CLARY, *se retourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe.... laissez-moi, laissez-moi le revoir un seul moment, laissez-moi du moins mourir à ses côtés.... Je ne le vois plus.... Je ne le verrai plus.... Malheureuse!... Durimel! Durimel! (*Elle veut le suivre.*)

S. FRANC, *à Madame Luzere qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle, arrêtez ses pas.

CLARY.

Je me meurs. (*sa mere la soutient.*)

S. FRANC, *dans le fond du Théâtre.*

Hélas! de quel côté sortir!

DURIMEL. *On l'entend sans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

❧

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

Et vous, ma mere, vous êtes aussi leur complice! Où va mon époux? Quoi! son pere.... Non, il n'est pas possible.... Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O, ma Clary! épargne-moi. Est-ce moi que tu forces à te consoler? Ah! mon cœur a trop de ses maux... Je ressens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra donc pitié de mes tourments. Ils sont inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me console plus. Où suis-je?... Tout s'obscurcit autour de moi, & ne se montre qu'à travers un nuage sombre.... Ah! secourez-moi, je crois que je meurs aussi. (*Elle semble s'évanouir, le bruit éloigné du tambour la fait tressaillir avec force; elle se releve précipitamment.*) Dieu! qu'entends-je? Quel son frappe mon oreille? Ma mere, entendez-vous ce bruit formidable.... Seroit-ce.... Ah!... (*rapidement.*) La Place s'apperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris.....

Madame LUZERE, *la retenant de force.*

Arrêtez, non.... Arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement de corps universel.*

Que je m'arrête! Ah Ciel! vous m'avez tout dit... Il n'est donc plus d'espoir!

Madame LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! Notre seule ressource est d'élever vers le Ciel nos mains impuissantes.

CLARY.

On l'abandonne, on le laisse périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui. (*Le Tambour bat une seconde fois.*)

fois.) Il recommence à rappeller; il roule comme un tonnerre. Tous mes ſens ſont glacés. Je crois le voir le bandeau fatal ſur le front.... Moment horrible... Le bruit ceſſe.... Quel ſilence lugubre! épouvantable! (*On entend le bruit de ſix coups de fuſils qui partent à la fois.*) Durimel! (*Elle tombe accablée d'horreur. Le Tambour recommence à battre.*)

Madame LUZERE, *ſe courbant ſur le corps de ſa fille.*

O, ma chere Clary! ouvre la paupiere! Sors de cet accablement affreux. Ne ſuis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'une enfant, elle eſt toute ma conſolation ſur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne.

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en déſordre.*

QU'AI-JE appris!... Que m'avoit-on caché...? Quelle ſcene terrible!... Des deux côtés, quel héroïſme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie.... Ah, Madame!

Madame LUZERE.

Parlez, parlez.... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je ſuis avide de ſes derniers inſtants... Un beſoin de ſçavoir me conſume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons ſouffrir davantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de ſa fuite précipitée. Mon cœur en treſſailloit en ſecret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorſque je l'ai revu traverſant les rangs d'un pas égal & tranquille! Le malheureux S. Franc paroiſſoit être la victime. Hélas! nous le connoiſſions humain, ſenſible, généreux; mais nous ne ſçavions à quoi attribuer tant d'amour, tant de tendreſſe. Il l'embraſſe vingt fois à nos yeux; & ſelon la coutume, défendant aux Soldats de crier grace ſous peine de la vie.... Sa voix étoit altérée.... Il s'apprête à

donner le ſignal.... Mais ſon bras ne peut ſe lever. Tout-à-coup il s'arrête ; il nous appelle ; il s'écrie les ſanglots à la bouche : „ *Non, vous n'exigerez point que* „ *cette main tremblante donne le ſignal de ſon trépas. La* „ *nature l'emporte, & m'arrache mon ſecret. Blamez-moi* „ *encore d'embraſſer la cauſe de ces infortunés. Celui que* „ *vous voyez.... Apprenez tous qu'il eſt mon fils; oui, mon* „ *fils. Frappez deux victimes* „.... Il ſe rejette dans ſes bras, il le preſſe ſur ſon ſein ; il ne peut s'en ſéparer. Ah Dieu ! j'ai vu tous les viſages frémir & pleurer ; mais la loi inflexible ſeule a parlé, & ſeule a été entendue.... On entraîne le pere malheureux. On lui dérobe cette ſcene enſanglantée. Je fuis, le déſeſpoir dans le cœur, déteſtant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un pere à ſa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées ! nous ſerions au terme de nos douleurs.

SCENE IX.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR. SAINT-FRANC.

S. FRANC, *appuyé ſur deux ſoldats, & entouré d'Officiers.*

MESSIEURS.... Meſſieurs.... Votre pitié m'importune & m'afflige. Laiſſez-moi, je n'ai pas beſoin de paroles pour me conſoler.

(*Les Officiers ſe retirent*)

CLARY, *ſortant de ſon accablement.*

Ah ! mon pere ! qu'avez-vous fait de l'époux que le Ciel m'avait donné ?

S. FRANC, *dans un déſordre éloquent & pathétique.*

Je reviens ; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi !.... Les barbares !.... Ils l'ont tué !.... Sous vos yeux !

S. FRANC.

Voilà nos loix, ma fille.... Mais que dis-je, il s'eſt élevé au-deſſus d'elles. Affermi contre le trépas, il n'a ſenti que mes embraſſements ! J'ai reçu les derniers gages de ſa tendreſſe pour toi, pour cette mere reſpectable, non moins ſenſible, & plus courageuſe. Je vous les apporte, ces dernieres paroles.... Va, elles nous ſerviront de conſolation mutuelle.... Il eſt mort ſans foibleſſe, ſans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractere de l'humanité.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le Ciel.*

O Dieu ! c'eſt mon époux qui paroît devant ton Tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui. Toi ſeul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

S. FRANC.

Veuve de mon fils, ſonge que ce nom t'engage à la même conſtance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, ſi je me ſuis plaint ! la vie eſt ſi paſſagere, la mort ſi prompte, que ce n'eſt pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh ! quelle main pourra ſécher mes larmes ?

S. FRANC.

Ma chere fille ! pleure avec moi, mais avec moi apprends à dompter le malheur ; tiens moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreuſe. C'en eſt fait. Il eſt maintenant au-deſſus des Rois, au-deſſus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié.... Porte tes vues élevées juſqu'à la félicité céleſte. L'ame de ton époux eſt rentrée dans le ſein de ſon Créateur. Elle ſourit de ſes maux paſſés ; elle s'offenſeroit de ton vain déſeſpoir. Il eſt heureux te dis-je, & nous ſeuls ſommes encore à plaindre. Enfin il te reſte mon cœur, celui d'une mere, & l'idée conſolante de te rejoindre à lui dans un meilleur univers. C'eſt ſon immortalité qui me donne ce courage, & qui doit te conſoler.

CLARY.

Ah ! que la mort m'unisse bientôt à lui !

S. FRANC, *à Valcour qui pleure.*

Valcour, le jour de demain nous conduit au-devant de l'ennemi. Arrivé au terme de ma carriere, & si près de mourir, les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs, ne me regrette pas, mais offre-leur pour toujours un appui, un consolateur, un frere dont elles n'aient jamais à se plaindre, ni toi à rougir.... m'entends-tu ?

VALCOUR, *noblement.*

Va, j'en avois fait le serment dans mon cœur, avant que ta bouche m'en eût parlé.

S. FRANC, *les bras étendus vers le Ciel.*

Mon fils ! que ces vœux montent jusqu'à toi ! Et vous, Maître suprême des humains, acceptez le sacrifice de nos larmes.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Déserteur*, Drame en cinq Actes, & en Prose ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 13 Avril 1770.

CRÉBILLON.